

**Dorian Nelly**

# Dans les rêves d'un autre



**Les Éditions La Gauloise**

Dorian NELLY

DANS LES REVES D'UN AUTRE

*Roman*

Les Éditions La Gauloise

**Maquette de couverture INNOVISION**

**Crédit photo Adobe stock**

*Tous droits réservés pour tous pays*

Copyright 2025 – Les éditions La Gauloise

2474 avenue Émile Hugues, 06140 Vence

ISBN : 978-2-38353-059- 6



# 1

Frédéric dessine sur sa feuille de papier sans écouter le maître de conférences. Assis au dernier rang de l'amphithéâtre, il s'occupe comme il peut. À sa droite, Richard en fait de même, il s'occupe, tandis que Lise, à sa gauche, elle, à la différence de ses deux amis étudiants en droit, prend soin de prendre des notes. Le cours d'histoire du droit en est aux Carolingiens. Le maître de conférences évoque Louis le Pieux, fils de Charlemagne. Richard tend une feuille à Frédéric. C'est un dessin tracé au crayon représentant de manière sommaire un petit personnage avec une énorme érection. C'est Louis le Pieux selon lui. Lise éclate de rire en voyant le dessin, puis essaie tant bien que mal de se reconcentrer sur le cours. Frédéric en est à construire la zone portuaire de sa ville. Sa ville, c'est un amas de petits carrés remplis au stylo multicolore, les immeubles, reliés par des traits, les routes, le tout séparé par du vide, un fleuve ou la mer. Avec un peu d'imagination, la feuille à carreaux représente une agglomération vue d'en haut. Lorsque Richard propose à Frédéric de jouer au morpion, le jeune homme met de côté son travail d'urbanisme, sa ville tentaculaire qu'il construisait au

stylo, pour faire les croix dans les petits quadrillages pendant que son ami je-m'en-foutiste fait les ronds. Sur le banc juste devant, un étudiant lit la page des sports de Var-matin. À côté de lui, une étudiante plutôt bien roulée que Richard pointe discrètement du doigt. Son mince string de dentelle sort de son jean. On voit la lune, chuchote-t-il à son ami. C'est un vrai régal quand elle se redresse pour dire quelque chose à sa camarade du rang d'en dessous, un plaisir pour les yeux.

Voilà la fin d'après-midi d'un vendredi comme les autres en première année de faculté de droit. La fac, l'endroit où vont se perdre par wagons entiers des milliers de jeunes gens chaque année après un baccalauréat obtenu dans le paquet surprise d'une boîte de céréales aux pépites de chocolat. Une armée de traîne-savates, de branleurs, ne se souciant guère de leur avenir, sauf peut-être Lise qui prend soin de recopier le cours du maître de conférences. Il est clair que la majorité des jeunes gens qui se trouvent ici n'a rien à y faire et n'aboutira à rien du tout. Ils n'ont pas été orientés, et leurs parents sont persuadés que le travail manuel est destiné aux ratés. Ils croient aussi, à cause de la facilité pour obtenir le baccalauréat, que leurs enfants sont des génies. Mon fils, plombier ? Pas question ! Il sera avocat. Peu importe la réalité du monde du travail, cette vérité qu'avec un diplôme de plombier on obtient beaucoup plus facilement un travail et une bonne rémunération. Et peu importent aussi les aspirations des jeunes gens, ce qu'ils pensent du droit, s'ils aiment cette discipline ou non. Frédéric, en ce qui le concerne, est ici parce que la fac est à Toulon, proche de la Seyne-sur-Mer, et qu'il peut donc rentrer chez ses grands-parents tous les soirs plutôt que de loger en chambre étudiante. Il n'a jamais rencontré de sa vie un conseiller d'orientation, mais un camarade de classe

de terminale lui avait expliqué qu'en droit, il n'y avait ni mathématiques, ni sport, deux matières qu'il déteste. D'autre part, la grand-mère paie les frais d'inscription, qui ne sont de toute manière guère élevés. Ces trois raisons d'être là, ces trois motivations, ne feront certainement pas de lui un avocat. Mais il a dix-huit ans, seulement dix-huit ans, et ne porte donc pas son regard bien loin dans l'avenir. Rien ne le pousse à s'extraire de la légèreté et de la relative inconscience de son jeune âge.

Une fois le cours d'histoire du droit terminé, devant la machine à café, comme à son habitude Frédéric glisse une petite pièce dans la fente pour obtenir une barre chocolatée, pendant que Richard boit un jus d'orange pétillant et que Lisa grignote une viennoiserie ôtée de son plastique de protection. Richard fait rire ses deux amis, comme à son habitude, puis Lise les invite à venir dans le jardin extérieur pour qu'elle puisse fumer une cigarette. Après avoir papoté, ils se souhaitent un bon week-end et se disent à lundi. Les deux jeunes garçons ne manquent pas de promettre à Lise qu'ils *paieront* le coût de la photocopieuse pour la copie du cours. Les bons comptes font les bons amis, clament-ils en chœur. Frédéric s'en va prendre le bus afin de rentrer chez ses grands-parents, le cœur léger à la perspective de deux jours de repos bien mérités après une éprouvante semaine de labeur dans la mine de charbon. Oui, c'était pire que dans un roman de Zola, pense-t-il avec un petit sourire.

Comme il aime les week-ends chez ses grands-parents paternels ! Son papi et sa mamie sont heureux de l'avoir chez eux. Cela fait une présence, comme ils disent souvent. À leur âge et avec la santé qui se dégrade, un jeune homme à la maison est utile. Surtout pour tout ce qui touche à la technologie, les démarches sur internet, les difficultés avec le fonctionnement des

téléphones portables. Les grands-parents sont rassurés d'avoir un technicien à domicile, un initié aux mystères opaques des appareils électroniques.

Pendant le dîner, Frédéric demande à son grand-père s'il pense que Cynthia va gagner son duel face à Nathan, ce soir à la Star Academy.

— Oh ! Qu'importe, lui répond le papi. Je regarde pour les chansons, tu le sais bien.

Le papi ne joue pas le jeu du coup de téléphone pour soutenir tel ou tel candidat dans cette émission de télé-réalité. Ils aiment, lui et la mamie, le direct du vendredi soir où les petits chanteurs reprennent les grands tubes, parfois des tubes de leur génération, mais il ne veut pas que Frédéric appelle un numéro surtaxé pour que son candidat préféré remporte le concours télévisuel. Bien que l'émission ne soit pas terminée, le papi va se coucher vers vingt-deux heures. Il a l'habitude depuis sa jeunesse de militaire de se lever aux aurores. Ainsi seul avec sa grand-mère, Frédéric peut passer son coup de fil à la chaîne de télé, en douce, pour voter. Lui, ou elle, mérite de poursuivre l'aventure, alors que l'autre en face n'est qu'un âne. En tout cas, ce soir, beaucoup de reprises de Serge Gainsbourg, de France Gall, de Michel Berger, et cette mise à l'honneur de la chanson française plaît à tout le foyer.

Frédéric sourit quand, alors que la page de publicité est arrivée depuis déjà bien deux minutes, la mamie lui demande pourquoi les jeunes gens ne chantent plus.

— C'est la publicité mamie, tu ne t'en es pas aperçue ?

— Excuse-moi Frédéric, j'étais un peu dans les vapes.

C'est vrai qu'elle est dans les vapes. Elle est vieille. Comme son grand-père, incapable de veiller jusqu'à vingt-trois heures. Et



Frédéric profite de leur état, de ce côté tarte propre à leur âge, pour passer encore un appel surtaxé. Il trouve que Cynthia est assez sexy, plutôt bien roulée, qu'elle mérite son vote, et même plusieurs votes pour gagner contre Nathan. Elle est mince et bronzée, et puis, qu'est-ce que c'est excitant ces tatouages qui couvrent son bras gauche ! Ça lui donne un côté mauvaise fille. Le Nathan, lui, passe vraiment pour un premier de la classe. Une tête à claques, un « *suce-boules* » comme dirait Richard.

Le samedi, après la grasse matinée dans la chambre du cousin - la chambre vacante de la maison - le jeune étudiant met un peu d'ordre dans sa sacoche. Il range ses cours et jette un œil au devoir de travaux dirigés. Fichus travaux dirigés ! Pour l'amphithéâtre, si on a la flemme on peut s'absenter, mais pour les travaux dirigés, il faut impérativement être présent. Plus de deux absences injustifiées valent un renvoi. En plus, le chargé de TD, le professeur en somme, peut vous interroger à sa guise, ce fils de pute. Alors il faut quand même un peu potasser son droit. C'est ce que fait Frédéric, pendant une heure ou deux, il étudie un bouquin de droit administratif. Il trouve que c'est aussi débile que les autres droits et que tous les codes juridiques devraient être balancés dans les chiottes. Mais ils les boucheraient, tellement ils sont épais dans ce pays. Les chiottes les recracheraient même, tellement ils sont indigestes. Comme le riz au lait que la mamie prépare parfois, alors qu'elle ne sait pas faire le riz au lait. Frédéric la complimente, il est gentil avec sa mamie, mais son riz est dur et il n'est pas imprégné du lait sucré. Le papi le mange comme on mange sa ration dans les tranchées, sans faire de remarque. Il faut dire que c'est la seule chose qu'elle cuisine, car d'un style très aristocratique, la mamie se fait livrer tous les repas et ne prépare rien d'autre. Et d'ailleurs, elle ne fait jamais le

ménage, laisse la vaisselle à son mari, et se fait même couper les ongles des pieds par la dame de ménage, une immigrée yougoslave :

— Faites attention, Dessa. Je vous fais confiance mais vous savez que c'est délicat.

— Né t'inquiète pas madame..., yé fais comme d'habitude.

Dessa coupe les ongles de la mamie, mais aussi ceux du chien quand nécessaire, un petit caniche noir prénommé Orion.

Le samedi après le repas de midi, le papi s'installe confortablement dans son siège attitré devant la télévision pour feuilleter *Marianne*. Jean-François Kahn, le rédacteur en chef de ce magazine d'opinion, est un sacré type qui ne mâche pas ses mots, selon lui. Il l'aime bien, au point d'avoir acheté ses derniers bouquins. Les élections présidentielles arrivent dans un an, mine de rien, pour 2007, et il y a beaucoup de suspense. Nicolas Sarkozy ou Ségolène Royal ? Frédéric, quant à lui, dans le canapé à côté de sa mamie, peste contre les critiques de films de l'hebdomadaire *Télé-Loisirs*. Il se demande combien on peut payer des gens qui foutent cinq étoiles à de véritables navets et écrivent : « *un film drôle, plein d'entrain, pour toute la famille. On peut même dire sans hésiter que c'est au rang du culte !* ».

— Culte, culte ! N'importe quoi ! Le producteur du film a donné une enveloppe à ce connard de critique, j'en suis sûr, grommelle-t-il.

La mamie demande, comme toutes les cinq minutes, où se trouve Orion, le petit caniche, vrai chien de salon bien loin de Buck dans « *L'Appel de la forêt* », c'est le moins qu'on puisse dire. Elle se rassure, il est sous la table en train de roupiller. Elle

aurait dû s'en douter, où voulait-elle qu'il soit ? Elle tourne la tête vers son petit-fils :

— Ton père, quand même. Il n'est plus venu nous voir depuis combien de temps ? Qu'est-ce qu'on lui a fait ? C'est notre fils, et il fait comme si on n'existait plus.

— Vous ne lui avez rien fait, répond Frédéric. C'est parce que je suis là, chez vous, je te l'ai dit, mamie. C'est un con.

— Il faudra bien que cette affaire se règle, dit le papi qui a levé la tête de son magazine.

— Moi je ne veux plus le voir, assène Frédéric. Mais je peux aller faire un tour s'il se décide à vous rendre visite, je vous l'ai déjà dit. Je ne veux pas vous empêcher de voir votre fils. Mais c'est lui qui ne vient pas.

— Où est Orion ? demande à nouveau la mamie. Orianus ?

Frédéric sourit à ce petit surnom qui rappelle fortement un trou de balle, puis jette le *Télé-Loisirs* avec les autres magazines. Il décide d'aller faire un tour à vélo. Il ira jusqu'à la forêt, et s'il en a la force, il montera jusqu'à Notre-Dame du Mai, la chapelle tout en haut du massif forestier. Ça ne lui fera pas de mal de faire un peu d'activité. Il fait part de son projet à ses grands-parents. Ceux-ci lui demandent s'il ne doit pas réviser ses cours, il leur répond qu'il l'a déjà fait ce matin, et qu'il le refera après son tour à vélo. Les grands-parents lui rappellent que demain ils doivent aller voir Dominique, le frère de la mamie, le grand-oncle du petit. Comme d'habitude, ça leur ferait plaisir qu'il vienne avec eux. Frédéric leur assure qu'il viendra, mais il n'y pense pas, il est déjà en train de chercher les chaussures à scratch qu'il réserve pour faire du VTT.

À son retour de sa balade dans la forêt, au lieu de potasser son droit administratif, Frédéric prend le thé dans la cuisine avec

sa mamie. Il le prépare, fait chauffer l'eau et ouvre l'énorme boîte d'assortiment de tous les thés qui existent dans l'univers. Il place l'autre boîte contenant les biscuits au centre de la table et l'ouvre. La grand-mère se lamente encore de ne pas voir son fils. Frédéric lui répète qu'il peut très bien s'éclipser s'il se décide à leur rendre visite. Il n'interdit rien, mais c'est son père qui refuse de venir. Puis la conversation change de sujet, on en revient à la Star Academy, les spéculations sur qui sera éjecté du télécrochet la semaine prochaine.

Après le dîner, le samedi soir à la télévision c'est Patrick Sébastien et son « *Plus Grand Cabaret du monde* ».

— Je ne le supporte pas, celui-là, confie la mamie à propos de Sébastien.

— Moi non plus, acquiesce Frédéric. Il vit à Paris depuis des lustres, mais il fait genre qu'il est de province. Son accent du sud vient et s'en va, il se donne des manières.

— Oui mais le spectacle mérite d'être vu, tempère le grand-père.

— Les artistes, oui. Mais Patrick Sébastien ce n'est pas un artiste, lance la mamie, avant de demander où se trouve Orianus.

Bien qu'il n'ait pas besoin de se lever le lendemain, le samedi Frédéric part se coucher avant les autres. Pas à cause de Patrick Sébastien et de son faux accent, mais sur le chemin de la fac, dans les rues perpendiculaires au port de Toulon, il a trouvé une boutique de mangas qui dispose d'une section réservée aux adultes. Dans cette boutique, il a acquis avec son argent de poche quelques exemplaires d'un manga qui semble très instructif sur les méthodes de reproduction entre les hommes et les femmes. En particulier quand l'action se passe dans un bureau, entre une secrétaire et son patron. La fille sur la couverture ressemble bien

à une secrétaire, avec sa jupette, son petit chemisier bien trop étroit et ses grosses lunettes de vue... Il embrasse ses grands-parents et va s'enfermer dans la chambre du cousin pour s'abreuver de cette grande littérature, contempler les illustrations qui ne manquent pas d'intérêt, jusqu'à ce qu'il doive trouver un paquet de mouchoirs pour nettoyer son ventre et prendre garde que ça ne dégouline pas sur les draps. Après la chute de tension, il écoute un peu de musique sur son baladeur MP3. Apaisé, et aussi libéré un temps de l'image de Cynthia de la Star Academy et de ses tatouages de mauvaise fille, il s'endort sans éteindre le lecteur. Eddy Mitchell lui fredonne doucement dans les oreilles : « *Sur la route sixty-six, quand le blues y était roi, vagabonds, chanteurs, guitaristes, étaient hors du temps, hors-la-loi* ».

Vient le dimanche. Le jeune homme se lève vers onze heures du matin. Le repas du midi se passe devant Pascal Sevrin et ses jeunes chanteurs de musique des années 1930, dans « *La Chance aux chansons* ». Il s'en souviendra, de ce repas, il aura des remords. Le papi a l'habitude d'acheter des flans à la boulangerie pour le dimanche, il les achète à l'ouverture, à une heure que lui seul et les boulangers connaissent. Mais ce midi, Frédéric a aperçu de la moisissure verte sur le dessus des flans, et l'a fait remarquer.

— Je n'en achèterai plus alors, a tristement murmuré le grand-père.

Frédéric s'est mordu la lèvre de honte et de gêne. Il s'en est voulu tout de suite. Il a ôté la moisissure avec sa petite cuillère et a tout de même mangé le flan. Qu'est-ce qu'il pouvait faire d'autre pour essayer de se rattraper ? Sa grand-mère a fait la même chose. Quelle idée de faire remarquer ce détail, parce qu'après tout, c'est gentil d'acheter des gâteaux. Et puis ce n'est

pas donné ces cochonneries. Il s'est promis de ne plus faire de commentaire si cela se reproduisait. Il s'est même demandé s'il aurait dû réclamer à son papi qu'il achète les mêmes flans la semaine prochaine. Ou bien lui raconter qu'en fait, il avait mal vu, il n'y avait pas de moisissure, ce n'était qu'une illusion d'optique.

En début d'après-midi, la mamie est emmitouflée comme si elle partait en expédition au pôle Nord. On est pourtant en juin et dehors tout le monde est en t-shirt. Frédéric la regarde tendrement, de cette tendresse qu'il porte à toutes les personnes âgées et leurs petites bizarreries, leurs habitudes si précieuses, leur côté loufoque. Le papi tient Orion sous le bras, le chien a son harnais et sa laisse, mais ce n'est pas un chien qui marche, c'est un chien qu'on transporte comme un bagage. D'ailleurs, quand le papi s'en va le promener, il marche avec le chien sous le bras. Pas étonnant que le caniche ressemble à une petite bonbonne de gaz, entre son absence d'activité physique et tout le fromage coupé en petits morceaux que ses maîtres lui donnent au cours des repas...

— Le pauvre, il meurt de faim le petit chien !

— Voilà pour toi petit Orianus, tu préfères le gruyère au chèvre, hein ?

Et puis, le chien commence à se faire vieux. Le papi a dit, pendant le repas, qu'il aurait bientôt besoin de lunettes.

Les grands-parents, prêts à partir pour la visite chez l'oncle Dominique, se rendent compte que leur petit-fils, dans le jardin, continue de lire le magazine *Entrevue* comme si de rien n'était. Ils ne savent pas qu'il fait semblant de lire : en réalité, il reluque les photos dénudées des personnages médiatiques de la gent féminine qui posent pour le mensuel. Est-ce que Cynthia posera pour une séance de photos dans le prochain numéro ? Il faudrait

qu'elle soit éjectée du télécrochet, à moins que les reporters d'*Entrevue* ne dénichent des vieux dossiers et les publient. Ce serait formidable s'ils y parvenaient.

— Tu es prêt, Frédéric ? On va partir.

— Oh... J'ai des cours à réviser. Cela vous embête si ce dimanche je fais l'impasse sur tonton Domi ?

— Tu sais pourtant que cela lui fait plaisir de te voir.

— Oui mais je suis un peu en retard sur mon travail. La semaine prochaine je viendrai.

— Comme tu veux. Ah tiens, j'y pense, on n'a pas vu ton chat du week-end.

— Je l'ai vu hier, il traîne encore chez la voisine. Il faudra dire à Mauricette que ce n'est pas la peine de le nourrir comme si c'était un chat errant, je lui donne déjà à manger. Je m'occupe de mon animal.

— Tu la connais... Bon, on y va, à tout à l'heure. Si tu sors, ferme bien.

— Bon après-midi papi. Mamie, ne prends pas froid surtout !

Frédéric aime beaucoup profiter des maisons vides. En l'absence des grands-parents, au lieu de travailler son TD, il zappe un peu la télé. Mais le dimanche c'est Michel Drucker, et il ne peut pas piffrer ce connard. Tonton Domi avait dit, le dimanche dernier, que c'était un juif, comme tout le monde à la télé. Le papi, au retour à la maison, avait rétorqué que tonton Domi voyait des juifs partout. Si Frédéric n'aime pas Drucker, ce n'est pas à cause du fait qu'il soit éventuellement juif, mais parce qu'il le trouve lèche-cul avec ses invités. Un vrai « *suce-boules* ».

Le chat, Patachon, fait son apparition. Il va attraper le diabète à cause de cette cruche de voisine qui le gave, comme

elle le fait avec tous les chats du lotissement. Celle-ci est du genre à se déplacer tous les jours jusqu'à la médiathèque pour nourrir l'ensemble des chats errants du nord de la ville. Mauricette est abonnée à *La voix des animaux*, regarde *Trente millions d'amis*, et est persuadée que Frédéric maltraite son chat. Pourtant, une gamelle avec du thon et une autre avec de l'eau fraîche sont posées par terre, à disposition, dans le salon. Et puis, Frédéric aime faire des câlins à son chat, il lui donne de l'affection. Mais comme il est toujours repu, à cause de la voisine, il n'a pas envie de faire de câlins. Il est comme tous les chats, doux et gentil quand il crève la dalle, et puis froid et distant quand il a été nourri. Malgré ce morne constat, Frédéric aime son gros Patachon. La bête monte sur le divan et commence à faire sa toilette, il la fait pendant un long moment comme s'il était invité au bal de l'impératrice de Russie. Comme tous les chats quand ils font leur toilette. Il y a eu un huitième jour dans la création, dédié aux chats, aime à penser le jeune homme. Dieu, après cette œuvre de dernière minute accomplie le huitième jour, vit que c'était bon, quoiqu'un peu farfelu comme truc. Mais l'homme, et puis la femme créée avec une côte de l'homme, seront tout de même contents d'avoir le chat à leurs côtés, surtout quand celui-ci aura faim et offrira des câlins. Il couvrira proprement et soigneusement ses crottes dans un endroit secret du jardin d'Éden, ça ne causera pas beaucoup de travail à Adam et Ève.

Frédéric détaille maintenant les photos de famille posées sur le buffet du salon. Il voit son père et a envie de cracher au sol. Faut-il vraiment supporter l'image de ce pauvre connard ? Il voit celle de sa mère et la fleur fraîche, devant la photo, qui trempe dans l'eau d'un petit récipient en porcelaine. La mamie demande à Dessa d'acheter une nouvelle rose toutes les semaines, qu'elle



lui rembourse, à la mémoire de sa belle-fille. La photographie, comme la fleur, rendent Frédéric mélancolique. Il préfère ne pas trop s'y attarder. À quoi ça sert ? Il regarde les autres photos et tombe sur l'une de tonton Dominique. Il est en uniforme de soldat, jeune. Il doit avoir son âge. Quelques traits de visage révèlent qu'ils appartiennent à la même famille, mais pas outre-mesure. Frédéric et lui ne se ressemblent pas tellement. S'il était allé à la visite du dimanche, il aurait écouté le grand-oncle parler avec son beau-frère de ses histoires de guerre en empestant son petit appartement misérable de sa fumée de Marlboro. En général, sa sœur et lui sont assis devant une petite table avec des biscuits et des infusions, tandis que le beau-frère est vautré dans le divan. Il finit toujours par somnoler, car normalement il fait une sieste l'après-midi. Quand Frédéric est là-bas, on l'intègre à la petite table du thé, et, le menton dans la main, le coude contre la table, il grignote les biscuits pendant une éternité. Il n'en avait pas du tout envie, cet après-midi. Il avait plutôt envie de poursuivre l'histoire palpitante, pleine de rebondissements, méritant le prix Nobel de littérature, de son manga porno acheté cette semaine, mais en faisant un peu l'impasse sur le propos pour se concentrer sur la technique de dessin. Oui c'est ça, il étudie le dessin japonais. Une main tenant l'ouvrage, l'autre fourrée dans le slip, mais ce n'est pas la question. Et puis, le « *Entrevue* » de ce mois-ci était vraiment très chaud, ils y sont allés fort. Ça l'a rendu fébrile. S'il y a Cynthia dans le prochain, dans quel état ça va le mettre !

Les grands-parents reviennent vers dix-sept heures. Frédéric prend peur en se demandant s'il n'a pas laissé des mouchoirs pégueux et odorants dans la chambre. Il se rassure après être allé vérifier, il a effacé les traces de son étude de l'art japonais. La

mamie regarde Michel Drucker, puisque son émission dure jusqu'à dix-neuf heures. L'invité de ce dimanche est Olivier Besancenot. Le petit révolutionnaire trotskiste de la Ligue Communiste Révolutionnaire nous raconte sa vie familiale. Frédéric sourit en regardant ce casseur de bourgeois se faire cirer les pompes par Michel Drucker. Il se questionne sur la dangerosité réelle de l'invité pour la société capitaliste. Est-il vraiment contre l'ordre établi ? Peut-on l'être quand on s'assied sur le divan de Michel Drucker ? Pendant ce temps, le papi cherche la page du jour dans le *Télé-Loisirs*, celle qui lui conseillera quoi regarder ce soir. C'est la réclame, et la mamie, après deux minutes de publicité, demande pourquoi on ne voit plus Michel Drucker.

Frédéric s'en va préparer en avance sa sacoche pour lundi. Il faudra appliquer une tactique de fuite en travaux dirigés, éviter le regard du chargé de TD pour ne pas être interrogé, car s'il demande à son étudiant comment une municipalité conteste un contrat de travaux publics avec une entreprise privée, et devant quel tribunal, en faisant quel recours, il ne saura pas du tout quoi répondre. Il en sait bien plus sur la manière dont les Japonais, hommes et femmes de ce pays, font pour perpétuer l'espèce humaine que sur les contrats publics en France. Mais le TD, ce n'est qu'une heure et demie le lundi matin et le jeudi matin à supporter. Le reste de la vie étudiante, c'est l'amphithéâtre, c'est à dire le dessin, les morpions, les sucreries de la machine, la rigolade avec Richard tandis que la bienveillante Lise prend les cours pour ses deux compagnons sans jamais leur avouer que ce sont des branleurs et qu'elle se tape tout le boulot à leur place. Parce que Lise est gentille. Les gens gentils, il y en a. Olivier Besancenot dans le divan rouge de Michel Drucker est un brave

fonctionnaire de la Poste qui aime pendant son temps libre cuisiner des bons petits plats avec sa femme. On pourrait tout à fait le mettre au pouvoir. Un brave type.

— Tonton Domi allait bien ? demande Frédéric à son grand-père.

— Oh ! Je trouve qu'il se fait vieux.

— Je trouve aussi, dit la mamie.

— Comment ça se fait qu'il vit dans ce petit appartement crasseux dans les quartiers nord de Toulon ? interroge le jeune homme. Il n'a pas sa pension de l'Armée comme toi, papi ? Et il est tout seul en plus.

— Oh, tu sais Frédéric, c'est un personnage le Domi.

C'est tout ce que le grand-père répond. La mamie n'ajoute rien. C'est un personnage le Domi.

Le soir, après avoir regardé le journal télévisé, puis le début du film du dimanche que voulait voir le papi, très mal noté par *Télé-Loisirs* donc certainement quelque chose de très bien selon Frédéric, le jeune homme va se coucher après avoir vérifié sa sacoche et ses vêtements du lendemain.

FIN de « LIRE LE DEBUT »